

cour se soulève lentement, avec précaution, et regarde. C'est Jean de Montmayeur. Il était dans la cour, tout à l'heure, au moment où arrivaient les jeunes filles ; il n'avait eu que le temps de se glisser dans la charrette, et là, étendu, immobile comme s'il était mort, il avait guetté l'entrée de Claudine et de Lucienne dans la ferme, il avait attendu leur sortie. Que venait faire Lucienne à pareille heure ?

Voilà ce qu'il se demandait. Et lui-même, pourquoi le retrouvons-nous aux Bernadettes, se cachant comme le jour du crime, plus tremblant, certes, que ce jour-là ? Sa vie, depuis ce meurtre, depuis la découverte de l'inscription sanglante laissée par Bourreille, sa vie est pleine d'angoisses, de terreurs de cauchemars. Il ne se repent point. Nous l'avons dit, il ne se repentira jamais. Mais il a peur qu'un jour ne vienne où le hasard qui l'a favorisé depuis un mois l'abandonnerait peut-être. Il a peur du grain de sable qui détruirait tout l'échafaudage de son crime. Ce grain de sable assez fort pour arrêter et diviser la mer ! Et ses nuits sont sans sommeil lorsqu'elles ne sont point remplies de rêves fatigants. Il a attendu, partagé entre l'épouvante et le désir d'échapper à cette situation ; son frère, le voyant pâle, les yeux creux, entourés d'un large cercle noir, attribuait son abattement aux remords.

— Laisseras-tu mourir Doriat, Doriat innocent, laisseras-tu mourir ce pauvre homme ?

— Que demandes-tu ? Veux-tu que je me livre ?

— Pars, quitte la France, écrit au parquet de Versailles pour t'accuser, tu sauves Doriat, tu sauves ton âme.

— Laisse-moi tranquille avec tes niaiseries.

— Jean, Jean, écoute-moi, une fois, une seule fois dans ta vie, tu te prépares un châtiment terrible pour plus tard.

Jean haussa les épaules.

— Nous verrons bien, dit-il, en attendant !

Et le fiévreux, se levant lentement de son fauteuil et se tenant droit, avec peine, devant Montmayeur :

— Mais moi, moi, moi.

— Eh bien ?

— Je ne veux pas avoir de remords. J'ai peur. — Console-toi. Tu n'es pour rien dans la mort de Bourreille.

— Mais je connais le meurtrier, et en ne sauvant pas Doriat, je manque à mon devoir.

— Songerais-tu à me livrer, par hasard ?

— Non, non, non, tu sais bien, c'est impossible, qu'est-ce que je deviendrais sans toi ? Mais je suis complice, moi, je suis complice en me taisant.

Il pleurait, il sanglotait, mais sans larmes.

— Jean, Jean, tu n'as donc pas peur de moi ?

— Qu'ai-je à redouter de ta personne, mon pauvre Georges.

— Je ne sais pas, mais les êtres faibles, vois-tu, ont parfois des violences redoutables.

— Tu serais violent, toi ? fit Montmayeur en ricanant.

— Tu as tort, tu as tort, vois-tu, de ne pas compter avec les pauvres êtres faibles, sans énergie, sans ressorts !

— Que veux-tu dire ? Tu menaces ?

— Oh ! non, Jean, non, Jean, je n'oserais pas te menacer, je te préviens seulement. Toutes les nuits, maintenant, je vois Bourreille, et je ne sais plus dormir, et si cela continue, mes jours sont comptés et je n'en ai plus pour longtemps. Et mourir complice d'un assassinat, c'est horrible, cela m'épouvante.

Quelques jours après cet entretien, Montmayeur, un soir, sortait furtivement de la fabrique et se dirigeait vers les Bernadettes. Il voulait effacer, faire disparaître la seule preuve qui existait contre lui : l'inscription. Il avait préparé, pendant la journée, une composition chimique qu'il emportait sur lui, dans un flacon. Georges, qui respirait à sa fenêtre, le vit partir.

— Où va-t-il encore ? se demanda-t-il.

S'il avait été plus fort, il l'eût suivi. Aux Bernadettes, à peine arrivé, il faillit être surpris par les deux sœurs. La charrette le sauva. Quand Claudine et Lucienne se furent éloignées, il resta longtemps, très longtemps immobile, attendant que Claudine fût endormie. A la vieille église de Garches, mélancoliques, les heures sonnaient.

A la fin il sortit de sa cachette. Il descendit avec précaution. Il attendit encore. Il jouait sa vie, en cet instant. Il ne pouvait agir avec trop de prudence. Heureusement la lune le servait en lui permettant de gager la grange dans laquelle Claudine avait sa chambre. Rien de suspect de ce côté ; quand la jeune fille était rentrée, un peu de lumière était apparue derrière les contrevents, mais bientôt l'obscurité s'était faite.

— Il est temps ! murmura-t-il.

Et il se glissa jusqu'à la porte. Celle-ci, Claudine avait eu soin de la fermer ; mais Montmayeur l'ouvrit avec une tige de fer recourbée, sans forcer la serrure. Il était dans la cuisine. Il retira de sa poche une petite lanterne, l'alluma et, passant dans la chambre noire, en dirigea la lumière vers la muraille. Il s'attendait bien à ce qu'il allait voir et cependant il tressaillit ; il lui sembla qu'un froid glacial tombait dans ses veines, dans sa moelle, dans son cerveau. L'inscription était là, devant lui, et il la découvrait tout entière, tout entière pour la première fois. C'était bien ce qu'il avait pensé, ce qu'il avait deviné. Bourreille l'accusait et s'il n'avait pas eu la force de terminer la phrase, il avait eu, du moins, celle d'écrire son nom dans toutes ses lettres et ce nom flamboyait en lettres sanglantes *Jean de Montmayeur*. La table, qui jadis avait caché au juge d'instruction cette accusation mortelle, la table avait été enlevée. Et celui-là qui l'avait enlevée connaissait le secret de Montmayeur. Il avait lu la phrase. Et voilà ce qui avait fait tressaillir Montmayeur, si fort qu'il fût.

— Puisqu'un autre possède mon secret, se disait-il, comment suis-je encore libre ? Qu'attend-on ? que prépare-t-on contre moi ?

Et parce qu'il avait l'habitude de réfléchir sur toutes choses, il en vint bien vite à penser que ce ne pouvait être que Claudine qui avait trouvé la phrase.

— Oui, Claudine, en rangeant les meubles, en nettoyant la chambre. Claudine qui n'aura pas voulu garder ce secret pour elle seule et qui tout de suite est allée le confier à sa sœur, à Lucienne ! Et Lucienne, qui ne l'a pas crue, aura voulu voir par ses yeux. Elle est venue. Elle a vu. Et elle sait maintenant que je suis un assassin. Un assassin vulgaire, pour voler, comme le dernier des vagabonds. Et je l'aime ! misère ! où vais-je ? Tout cela est-il possible ?

Et de profondes angoisses l'étreignaient. Il oubliait le lieu sinistre où il se trouvait, ce qu'il était venu y faire, les dangers qu'il courait, s'il y était surpris ce qui était possible. Il efface ces mots sanglants, la seule preuve qui existe contre lui. L'eau chimique dont il se sert enlève toute la tache rouge sans détériorer le mur, sans rien enlever de la chaux dont il est recrépi. Sur l'humidité des lettres maintenant disparues, il jette quelques pincées de poussière ramassées dans un coin, époussette le tout avec son mouchoir. Il promène sa lanterne sur chaque mot, de très près. Le mur est d'un blanc uniforme. On ne dirait pas qu'il y a eu quelque chose d'écrit là. Pour le moment, en l'esprit de Montmayeur, la joie de son nouveau triomphe l'emporte sur toute autre préoccupation et sa bouche sévère se plisse sous un cruel sourire. Il éteint sa lanterne. Il sort. Il essaye de refermer la porte, mais n'y arrive pas. Il la laisse ouverte, fermée au pêne seulement, et s'éloigne. Maintenant, c'est à Lucienne qu'il pense. Il a depuis longtemps deviné ce caractère énergique. Il a tout à craindre d'elle. Et il l'aime. Il ne rêve qu'à elle. Il veut Lucienne. Femme ou maîtresse, il veut qu'elle soit à lui. Il rentre à la fabrique. Georges est encore à sa fenêtre. Jean l'aperçoit mais ne lui dit mot. Il se couche. A présent il pourrait dormir tranquille, puisqu'il n'a plus rien à craindre, puisque contre lui aucune preuve n'existe plus au monde, puisqu'il ne redoute plus la découverte de cette inscription de Bourreille qui lui donnait des cauchemars. Mais il ne dort pas. C'est à Lucienne qu'il pense, à Lucienne qui connaît le meurtre et le meurtrier, à Lucienne qui ne l'aimera jamais, à moins de devenir criminelle elle-même.

VII

Le jour est venu. Les oiseaux chantent. C'est un ramage de criaileries dans les bois pleins d'ombre qui entourent ce joli bourg de Garches. Les tourterelles ronronnent, les merles et les grives sifflent, les rossignols jettent en l'air leurs trilles sonores. La nature est en gaieté. A la ferme personne n'est encore levé, car c'est seulement l'aube grise, plutôt que le jour, et le soleil ne paraît pas encore. Claudine sort de sa chambre, descend dans la cour. Elle veut préparer tout de suite les repas des ouvriers, va, vient dans la cuisine, mais n'entre pas dans la chambre à coucher de Bourreille, ni dans l'autre. Elle n'y songe même pas. Quel soupçon aurait-elle ? Cependant elle a eu, tout à l'heure, en entrant, un moment de surprise. Elle avait trouvé la porte ouverte et elle croyait l'avoir fermée la veille.

— J'aurai mal tourné la clef, se dit-elle simplement.

Quand la besogne est finie, elle porte à manger aux ouvriers dans la grange et leur sert à boire. A sept heures, elle va rejoindre Lucienne. Cette fois elle a fermé la porte de la ferme. Elle en est sûre. Et elle garde sa clef dans la poche de son tablier. Lucienne l'attend, toute enfiévrée levée depuis longtemps, guettant Claudine du seuil de la maison. Marie Doriat, aussi, est levée. Tous les matins, depuis deux ou trois jours, c'est une angoisse qui les tue, car tous les matins elles attendent les journaux de Paris et les mains qui ouvrent les feuilles tremblent terriblement, car ne risque-t-elles pas, les pauvres femmes de lire l'exécution de Doriat ? Lorsque le journal se tait sur le condamné, l'espoir renaît en leur âme. Il sera gracié, peut-être. Le marchand débouche dans la rue. La trompette l'annonce. Il se croise avec Claudine qui l'arrête et prend un numéro. Elle y jette un coup d'œil rapide. Non, rien, rien non plus cette nuit-là. Doriat est encore vivant. Elle fait de loin un signe à Lucienne qui comprend, et tout de suite court embrasser sa mère adoptive. Marie dit, en sanglotant :

— Ce n'est pas encore fait ?

— Non. Dieu ne le voudra pas.

Mais Marie secoue la tête :

— Dieu nous abandonne. Je n'ai plus confiance en lui !

— Qui sait ? fit Lucienne, dont les traits sont animés. Et à ce propos, mère, je voudrais vous demander la permission d'aller à Paris, ce matin même, tout à l'heure, sans perdre de temps.

— Qu'as-tu besoin d'aller à Paris ? Tu me vois triste et tu veux me laisser seule. Reste près de moi, plutôt.

— Il le faut, mère, il le faut !

— Pourquoi ?

— Je veux voir l'avocat de mon père.

— Me Landais ? Hélas ! il avait promis de le sauver ! Tu vois bien !

— Je saurai de lui s'il ne nous reste aucun espoir. S'il n'y a pas quelque suprême démarche à faire. Laissez-moi partir, mère. Ayez foi en moi.

— Pars. Tu as ma confiance et mon amour maternel tout entier.

Lucienne ne perdit pas de temps. Claudine était en bas. Elle vint la rejoindre. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que les deux jeunes filles prenaient à Saint-Cloud le premier train partant pour Paris. Une demi-heure après, encore, elles étaient arrivées à la gare Saint-Lazare. Elles montèrent dans un fiacre et Lucienne donna au cocher l'adresse de Me Landais. L'avocat habitait un joli et confortable appartement au troisième étage d'une maison neuve de cette partie du Boulevard de St-Germain, qui n'allait pas plus loin que le Boulevard St-Michel, l'autre tronçon sautant par-dessus un pâté de maisons jusque vers le Palais-Bourdon. La maison était presque en face du musée de Cluny. Il était huit heures à peine quand les jeunes filles descendirent de voiture sur le boulevard. C'était bien tôt pour se présenter chez l'avocat. Cependant, celui-ci venait de se lever. On les introduisit dans un petit salon oriental, très orné et très encombré, où elles attendirent quelques minutes seulement. Puis Me Landais se présenta. Il ne connaissait pas Claudine, mais il avait vu Lucienne deux